

Godard, la Croisière s'amuse à réfléchir

Film Socialisme. De Jean-Luc Godard. Avec Patti Smith, Alain Badiou, Elias Sanbar. Suisse-France, 1 h 42.

Repris de *L'Hebdo*. Par [Antoine Duplan](#) - Mis en ligne le 26.05.2010 à 16:20

L'irréductible provocateur crée l'événement par son absence à Cannes. Et avec «Film Socialisme», son ultime manifeste en faveur d'un cinéma dialectique, poétique, métaphysique, sarcastique. Ou du pied de nez comme un humanisme.

Godard est prodigieux. Le Festival de Cannes l'attendait comme le Messie, ou comme la caution du cinéma, ou comme le prince des amuseurs cathodiques. Il n'est pas venu. A juste titre, le vieux hibou a préféré l'ombre fertile de son antre rollois au soleil et aux flashes de la Croisette. Pas question de faire le zouave parmi les rigolos et les présentatrices météo, pas envie de servir d'alibi à des chaînes télé qui n'ont jamais diffusé ses films.

Ce lapin magistral devient le plus grand événement d'une manifestation qui peine à étonner malgré l'étalage de stars. L'absence de Jean-Luc Godard est éblouissante. A bientôt 80 ans, le maître reste un insoumis. Il joue selon ses règles et donne une leçon d'intégrité à tous les besogneux qui soignent leur promo. «Avec le festival, j'irai jusqu'à la mort mais je ne ferai pas un pas de plus», déclare-t-il, sibyllin. Un oracle qu'on peut traduire par «Vive le cinéma et laissons le tapis rouge aux mites».

Dans le mot d'excuse qu'il a faxé à la direction du festival, l'auteur de *Pierrot le fou* écrit qu'il ne pourra pas être leur obligé «suite à des problèmes de type grec». Comme jadis «les professionnels de la profession», cette expression fait florès. On commence déjà à dire «suite à un problème de type grec, j'ai raté mon bus, oublié de régler la facture, pas pu rendre mon article à l'heure...»

Des choses comme ça.

C'est quoi au fond un problème de type grec? Vu la conjoncture, on pense d'abord à la crise économique. Godard n'aurait pas pu se payer un billet de train pour Cannes? Billevesées. Il faut monter plus avant dans l'histoire. Les Grecs ont inventé la philosophie et la position du cinéaste relève clairement d'une démarche philosophique. Elle participe aussi de la mythologie. Car, en envoyant les organisateurs se faire voir chez les Grecs, le reclus de Rolle soigne le mythe et cultive son image de sage ombrageux.

Les masses voulaient un pitre, il se cantonne dans le rôle du sphinx, celui qui pose les questions: «Est-ce que je peux pisser dans le lavabo?» (*A bout de souffle*), «Est-il possible que l'image du passé soit fausse?» (*Histoire(s) du cinéma*), «Un peuple peut-il être fort sans écrire de poésie?» (*Notre musique*), «Avez-vous déjà été piqué par une abeille morte?» (*Nouvelle Vague*), «A cause de quoi la lumière?» (*Film Socialisme*)... La séance n'a pas encore commencé, et déjà on s'interroge, on cherche du sens, on sort des sentiers battus de la consommation. Godard est prodigieux.

«Abii ne viderem.»

Concentrant la rhétorique du maître, paradoxes, ellipses, collages, intertitres, jeux de mots, détournements, juxtapositions provocantes, intégrant aussi des images outrageusement pixellisées prises avec des téléphones portables, *Film Socialisme*, œuvre satirique, métaphysique et moraliste, s'organise en trois mouvements.

Il y a d'abord un voyage en Méditerranée, berceau de la civilisation. La Croisière amuse le cinéaste, elle épouse les trajets tourmentés d'Ulysse s'en revenant de guerre ou du Gloria N., le paquebot funèbre de La Nave va, qui rencontre la guerre au large de Sarajevo. Mais comme dit une jeune passagère: «Je ne veux pas mourir sans avoir vu l'Europe heureuse.» Selon son auteur, *Film Socialisme* «tient de la poésie, ou de la peinture, ou des mathématiques. De la géométrie surtout. L'envie de composer des figures, de mettre un cercle autour d'un carré, de tracer une tangente.» Puisqu'on ne peut comparer que ce qui est incomparable, *Film Socialisme* est fascinant comme la rencontre de Wittgenstein et de Carmen Miranda, irritant comme un officier napoléonien tournant en rond dans sa geôle moscovite en projetant sur le mur des formules géométriques...

«Access denied.»

Godard commence par filmer la mer. Sous son objectif inspiré, elle ne danse pas le long des golfes clairs, mais, d'un bleu tirant sur le noir, laisse deviner ses gouffres amers, ondoyante, écaillée comme la peau d'un immense serpent fluide, un ouroboros de type grec, forcément. Elle s'ébroue aussi en crinières d'écume, blanches comme celle de Pégase. Elle charrie le tronc d'un arbre mort. Cèdre du Liban? Olivier de Gaza?

A bord, on fait la queue au buffet, on barbote dans la piscine, on s'éclate sur la piste de danse. La bande-son allie fragments de discours, éclats de rythmes binaires métalliques, bribes de rengaines, claquement d'un drapeau dans le vent, et même des bribes de messe en un pandémonium traduisant l'aliénation de la société des loisirs. Des embryons de récits romanesques s'ébauchent; un petit voleur, un ancien nazi, une espionne russe sont à bord, mais rien ne se passe. On croise aussi des stars, Patti Smith qui chante une chanson et regarde le large une guitare à la main, ou Alain Badiou qui fait une conférence sur la géométrie devant un auditoire vide.

Les adages tombent: «Vous avez vu, ils ont supprimé les paradis fiscaux. Alors qu'est-ce qu'on fait? On reste en enfer.» Ou «L'argent a été inventé pour ne pas regarder les hommes en face.» Sans oublier le leitmotiv du film, grinçant, pessimiste, qui stigmatise le cynisme ambiant: «Aujourd'hui, ce qui a changé, c'est que les salauds sont sincères...»

Le cinéaste ressasse ses obsessions politiques et morales: on a laissé tomber l'Afrique, le martyr palestinien est sans fin. Quant aux Grecs, ces drôles de types, ils ont inventé la démocratie et la tragédie et ils ont eu la guerre civile...

Nos humanités.

La seconde partie, plus classique, au sens godardien du terme, se déroule dans un garage de campagne, comme *Je vous salue Marie*, et rappelle *Passion*, car il y est question d'un tournage.

Naguère, les enfants jouaient à la Russie; aujourd'hui, le petit dernier de la famille Martin, vêtu de rouge et de bleu comme Spiderman, joue au chef d'orchestre ou à Colin Maillard tout seul, et demande à sa mère: «Madame, quels sont ces yeux nombreux qui dans la nuit nous regardent?» Il peint comme Renoir, il pense déjà au derrière des filles et on n'a aucune peine à imaginer la touche autobiographique qui entre dans ce blondin mariolle.

Dans le garage Martin, il y a aussi un âne et un lama, comme dans toute bonne fable qui se respecte. A force d'expressions comme «A la bonne heure, Major» ou «Je veux mon neveu», le spectateur se sent légitimé à penser Au hasard Balthazar et se dire que ce doux équidé renvoie au film de Robert Bresson. Et le lama? Arraché à ses Andes de neige pour faire de la

figuration à côté de la pompe à essence, il fait pitié. Comme Alain Delon, planté inutile au milieu d'une manufacture dans Nouvelle Vague. D'ailleurs, Lama Delon vient nous servir à voir, mais à force de vouloir pomper du sens, on s'é gare...

Hellas, hélas.

Le finale reprend en majeur les six escales de la croisière, Egypte, Palestine, Odessa, Hellas, Napoli, Barcelona, six lieux où l'humanité s'est faite et où son destin a saigné.

C'est le Godard d'Histoire(s) du cinéma qui prend les commandes, celui qui ambitionne de raconter «toutes les histoires qu'il y aura, qu'il y aurait, qu'il y a eu». Le mouvement s'emballe. Dans un montage kaléidoscopique, le cinéaste juxtapose des images et des sons hétéroclites, arrache des pépites à l'imaginaire collectif pour les mélanger, amalgame l'histoire et son reflet dans la culture, pose des équations à seize inconnues, catalyse les chocs sémiotiques et les fulgurances poétiques.

On y trouve pêle-mêle des chats, des anges et des masques primitifs, le premier photographe en Palestine, le Cantique des Cantiques psalmodié par Bashung, des extraits de la Bible, Chaplin dans Les feux de la rampe, le sacrifice d'Isaac, Ulysse, Angélique marquise des Anges, le Don Quichotte de Welles, les escaliers d'Odessa immortalisés par Eisenstein, un crocodile attaquant un palmipède, des trapézistes filmés par Agnès Varda qui métaphorisent un rêve d'entente entre Israéliens et Palestiniens...

Terre contre ciel.

Godard puise sans vergogne dans sa vidéothèque ces parcelles d'un patrimoine cinématographique et, ultime pied de nez, termine *Film Socialisme* par un dernier carton: l'avertissement que le FBI appose sur les DVD pour lutter contre la piraterie. L'irréductible Godard récuse le principe de la propriété intellectuelle, propose *Film Socialisme* sur l'internet le jour même de la projection cannoise. Mais, indifférent au paradoxe, émet aussi l'hypothèse de payer des droits d'auteur aux Arabes qui ont inventé le zéro et aux Grecs, encore eux, pour la démocratie, la philosophie et autres bagatelles...

«Kiss me stupid.»

L'absence de Godard sur la Croisette préfigure son absence sur le front du cinéma. *Film Socialisme* serait son chant du cygne. Il s'apprête à liquider son matériel.

A Daniel Cohn-Bendit qui s'en inquiète, il répond dans *Télérama*: «Mais ce n'est pas bazarder, c'est une époque qui est révolue. C'est fini, on peut à peine créer.» Godard annonce la mort du cinéma depuis des lustres. Les temps sont venus. On ne fait plus du cinéma, on vend des produits. Alors Godard s'éclipse, laisse descendre la nuit. «A cause de quoi la lumière? – A cause de l'obscurité»...